

la meec
présente

TEMPORAIREMENT CONTEMPORAIN

Le quotidien de la Mousson d'été

Ste

de Sabryna Pierre

Louisiane Nord
de François Godin (Québec)

L'émission
de Sabine Revillet

Boy Kollektiv

Portrait
Christopher Campbell

vendredi 27 août 2010

EDITORIAL

L'Europe des Moussons

Alors que la Mousson mène son train de lectures et de réflexions autour des textes présentés, un projet commence à se tramer dans une des salles de l'Abbaye... Un projet qui n'est pas étranger à la Mousson, puisqu'il viserait à développer, à l'étranger, un accompagnement de plus aux auteurs contemporains.

« Intertext » réunit plusieurs acteurs du théâtre européen, la Manufacture-CDN de Nancy dont Michel Didym est le récent directeur, La Sala Becket à Barcelone, le festival italien Quartieri dell'arte à Viterbo, le théâtre Varia de Bruxelles, un metteur en scène indépendant anglais Jack Murray et enfin le Royal Court à Londres représenté par son collaborateur artistique Christopher Campbell dont vous trouverez un portrait dans ce Temporairement Contemporain. Toutes les personnes invitées travaillent de leur côté et à leur manière au développement de l'écriture dramatique contemporaine. Nombreuses sont celles qui ont déjà collaboré de près ou de loin aux Moussons précédentes. Mais cette année, ils se réu-

nissent autour d'un défi : celui d'inventer un projet commun aux dimensions européennes qui pourrait converger avec les envies et les besoins de la Commission européenne. Le concept est né au début des années 2000 à l'abbaye des Prémontrés avec la signature d'une charte régissant l'échange des textes entre les partenaires. Les réunions qui se sont tenues ces deux derniers jours leur ont permis de se rencontrer et de mesurer la différence de leurs fonctionnements et de leurs attentes respectives. Et, fait peu commun, certaines idées ont déjà fait l'unanimité entre eux... Parmi elles, on peut citer la création potentielle d'ateliers internationaux pour les auteurs de théâtre ou la sélection de textes en vue d'une production au sein du réseau « intertext ».

Christopher Campbell utilise le terme d'« aspiration » pour désigner cette première étape de projets auxquels nous souhaitons de voir le jour très prochainement...

Une affaire à suivre...

Charlotte Lagrange



Portrait, Christopher Campbell

Ce n'est pas la première fois que Christopher Campbell vient à la Mousson. Comédien et traducteur de pièces de théâtre comme celles de Philippe Minyana, David Lescot ou Rémi de Vos, il y vient pour découvrir de nouvelles écritures francophones et y avait eu l'occasion de travailler avec Lionel Spycher sur la traduction de l'un de ses textes. Il lui était même arrivé de participer à certaines mises en lecture. Cette année, il pose les premiers jalons du réseau « intertext » avec les partenaires européens réunis à l'abbaye des Prémontrés. Conseiller littéraire du Théâtre National de Londres, il est maintenant « literary manager » au Royal Court.

Ce lieu centré sur l'auteur de théâtre contemporain programme entre quinze et vingt productions par saison dont la majorité sont des pièces contemporaines. En moyenne trois mille textes par an sont envoyées au Royal Court et lues par son comité de lecture qui les sélectionne dans le but d'accompagner et surtout de produire les jeunes auteurs. Pour Christopher Campbell, il n'est pas question de développer l'écriture si ce n'est

dans un but de voir un jour les textes prendre corps. Ainsi, des ateliers sont organisés sur un ou deux mois pour permettre aux jeunes auteurs de travailler leur texte auprès d'un auteur comme c'est le

cas avec Leo Butler depuis deux ans. Ces années sont extrêmement fertiles pour l'écriture contemporaine.

Christopher Campbell dresse malgré tout un tableau des difficultés rencontrées par le théâtre anglais : « J'ai dit une fois qu'en France, le théâtre fait partie de la littérature, alors qu'en Angleterre, il fait plutôt partie du show business. Et il y a bien une réalité cachée derrière cette réalité. Le théâtre en Angleterre est un monde très pragmatique. On n'a pas le temps. On est en train de monter des pièces tout le temps. » Pour lui, la Mousson est l'un des rares lieux encore isolés des forces du marché et où il est possible d'être toujours en discussion autour des questions de théâtre.

Charlotte Lagrange



Boy Kollektiv

Le tabloïd du Tempo

Retrouvés à 7 heures du mat' dans une ambiance glauque et blanchâtre, les *Boy Kollektiv*, MagikFlav et SuperPhilti, donnent aux cygnes de la Mousson petits fours et autres canapés glamours.

Je leur demande s'il ont dissout les *Garçons d'étage* : SuperPhilti : Il ne faut pas lire ce qu'il y a dans les journaux, il faut se méfier des tabloïds. Rencontrés dans la noos sphère, les *Garçons d'étage* sont nos amis, d'ailleurs il y aura des chansons de ce groupe. Ce sera un match amical.

MagikFlav : On pourrait dire que c'est un peu grâce aux *Garçons d'étages* qu'on est venu à la Mousson d'été. On est ravi car on rêvait de faire ce festival...

Comme *Garçons d'étage* dont ils doutent sérieusement de l'existence véridique, les *Boy Kollektiv* sont momentanément de passage dans notre espace temps. Ce soir, MagikFlav au synthé et autres phénomènes analogiques beat machine, et SuperPhilti au chant et à la guitare façon

disto seront dans la pâte eighties des *Garçons d'étage*, leurs doubles et BFF (Best Friend Forever) comme de David Bowie et Steve Strange dont certains disent qu'il sont les enfants cachés. Entre reprises d'eux-mêmes et de leurs pères, les deux tentateurs graviront l'île de la tentative avec des exclusivités mondiales que vous découvrirez en avant-première. *That's the way* aux frontières d'un rock rédempteur et *Téléobsession* dans une ambiance Poltergeist, ils aborderont la question panoramique des amours ludiques dans une pop électronique inspirée des clubs mythiques de Paris, Londres et New York où ils auraient pu être si on les y avait cherchés.

Boy Kollektiv à divers étages, hologrammes des *Garçons d'étage* en duo collectif, les deux compères de la Mousson d'été ne manqueront pas de nous ébouriffer.

Super !

Propos recueillis ou presque par Charlotte Lagrange



Rencontre avec François Godin, à propos de LOUISIANE NORD

« si c'était vrai ce que tu dis, ici alors ça serait comme à l'échelle du continent un pli du corps, zone qu'on la laisse cachée zone qu'on en rougit, zone qu'on y va pas volontiers qu'on la laisse à l'abri, si c'était ça ci ça serait bien aussi, la peau cachée, les coins pudiques, c'est des endroits où le corps se sent bien »

TEMPORAIREMENT CONTEMPORAIN : *La première chose qui me frappe, à la lecture du texte, c'est l'étrangeté de la langue. Un Français ne peut s'empêcher de se demander forcément si c'est le fait d'une écriture québécoise...*

FRANÇOIS GODIN. Il n'y a rien de spécifiquement québécois dans cette écriture. Il y a beaucoup de mots anglais, mais très peu de vocables québécois. J'ai voulu utiliser une sorte de syntaxe abîmée du français. Une langue qui se défait, comme un tissu qui se relâche. Les gens continuent à parler la langue, mais avec une syntaxe qui est contaminée par l'anglais. On entend souvent ça, en Amérique du Nord. C'est l'idée d'une petite culture absorbée par une culture plus vaste. La pièce se passe sur une terre qui s'achève. Ce qui arrive à la langue, au fond, c'est ce qui arrive à la culture, et à la terre...

T.C. *Pourtant, j'imagine que le texte ne sonne pas de la même manière lorsqu'il est porté par des acteurs québécois ou des acteurs français ?*

F.G. Oui, c'est comme une partition qui peut être interprétée avec différents accents. J'ai utilisé un fragment du texte dans un atelier où l'un des comédiens venait du nord de l'Ontario. Il a demandé s'il pouvait le faire avec l'accent. C'était très étrange, il y avait un rythme extraordinaire. Mais, dans une mise en scène, un tel accent serait trop distrayant.

T.C. *La langue que parlent les personnages est-elle une invention totale, ou bien la reconstruction d'un parler-jeune, tout simplement ?*

F. G. J'avais commencé à écrire une première version du texte, qui comprenait plus de personnages, sans réussir à en faire une pièce. Et puis, un jour, deux ans plus tard, je me suis remis à la tâche, parce que cet univers restait très fortement ancré en moi. Le manoir sur la côte Atlantique restait vivant, je ne voulais pas l'abandonner... Et quand

j'ai recommencé, j'ai trouvé cette manière d'écrire qui m'est devenue naturelle ; je ne pouvais plus en sortir. Au bout de quelques jours, je me suis dit que si je restais fidèle à cette langue que j'avais trouvée, j'arriverais à finir la pièce. Le premier texte sonnait plus québécois ; là, il y avait quelque chose d'indéterminé. Je ne peux pas expliquer pourquoi, tout à coup, ça a bien voulu prendre forme. J'ai avancé assez rapidement. Ça reste un peu mystérieux, même pour moi. Après, j'ai été confronté au fait que les lecteurs trouvaient ça difficile. Mais, en fait, dès que les acteurs se sont approprié le texte, ils l'ont fait avec une facilité étonnante.

T. C. *Y a-t-il, malgré tout, quelque chose d'identitaire dans cette manière d'écrire ?*

F.G. À Montréal, une spectatrice est venue me dire qu'elle avait eu mal au ventre à cause de la langue. Entendre parler français de cette manière entraine douloureusement en résonance avec son propre désarroi. Ça aurait pu être une manière de tirer le signal d'alarme, de dire que la langue française est en train de se perdre. Mais ce n'était pas mon propos. La langue est, avant tout, quelque chose à quoi j'ai pris beaucoup de plaisir. J'étais dans le plaisir de l'invention de cet univers et de l'invention de ces personnages.

T. C. *Il n'y a jamais de majuscules au début des répliques, comme s'il n'y avait pas de début, justement. Il y a une logorrhée qui ne finit jamais, une sorte de babil, dont on saisit, au passage, quelques fragments...*

F. G. J'aime l'idée que le texte soit comme une longue phrase. Qu'il n'y ait pas de points et très peu de ponctuations. Mais je ne dirais pas que ça ne finit jamais. Pour moi il y a une fin. C'est la séparation de ces deux sœurs qui ont toujours été soudées. On a un rassemblement de cinq personnages, et, soudain, ce qui s'est tissé entre eux finit par se défaire. La manière dont ils étaient entre eux n'existe plus. La fin, c'est que chacun est rendu à sa solitude, une solitude qui est une sorte de désolation sur cette terre désolée.

T.C. *Même si la langue n'est pas vraiment québécoise, on peut donc dire que l'écriture renvoie à un territoire, à une géographie. Il y a la Louisiane du titre, une rivière avec des alligators... Il y des personnages qui portent des noms de fleuve, comme Fraser (et son frère qui s'appelle Hudson !). Il y a même une carte de l'Amérique sur laquelle on joue aux « dards » pour savoir où l'on va voyager...*

F. G. C'est une Amérique totalement mythique. La Louisiane Nord n'existe pas, il n'y a qu'une Louisiane ! Et, d'ailleurs, ça ne se déroule pas en Louisiane. Nous sommes justes sur l'autre extrémité du continent. La carte, c'est l'imaginaire de l'Amérique qui se constitue à l'échelle d'un continent...

T.C. *On pourrait chercher une dimension écologique dans ce propos : « c'est des plans dans la main les gouvernements les trusts pharmaceutiques d'acheter toute la région la terre à des kilomètres à la ronde, tu parlerais aux gens tu verrais, ça commence à rire que*

ça a des réminiscences de déportation, mais dûment payée, les gens on les paye qu'ils s'en aillent, tout un pan d'Amérique qui est à vendre, en souplesse, ça court que ce serait pour faire un territoire ici comme les zones militaires, accès autorisé seulement, mais la base c'est pas militaire, l'est l'hospice à infectieux Manoir resort Sanatorium... ».

F. G. Je n'ai pas pensé en termes écologiques, mais l'idée de la contamination est présente, avec la référence à Ellis Iland, cette zone de mise en quarantaine des migrants, au début du XXe siècle. J'ai été très frappé, lors de l'épidémie de grippe H1N1. *Louisiane nord* a été écrit en 2002, bien avant cette épidémie. Devant cette psychose collective contemporaine, j'ai repensé à mon texte, c'était le passage du drame à la réalité. La terreur peut revenir, ce que j'évoque va peut-être se produire !

T.C. Les personnages sont jeunes, certains sont encore adolescents, presque enfants, et abandonnés, comme orphelins. « un revirement du monde que soudain c'est le désert, et dans le désert que des enfants qui restent, comment c'est possible ». Il y a là une certaine noirceur (illustrée par la figure de ce corbeau qui représente la maladie et la mort...).

F.G. Cette noirceur est présente, mais je ne m'en suis aperçu qu'après avoir écrit la pièce. Il y a la mort de la mère, les histoires de Frazer, et tout ce qui se produit : la jeune fille en charge des enfants qui couche avec Frazer, la révélation de l'abandon du père... Je n'avais pas fait l'addition de tous ces faits. Je ne m'étais pas rendu compte qu'il y avait tant d'abandons (rires). Je crois aussi que la langue peut faire écran à ce qui est très noir dans le texte.

T.C. Est-ce que cela parle de la démission des adultes, des parents ?

F.G. On a affaire à des personnages rendus à leur solitude et qui doivent se construire par eux-mêmes, qui ont un très grand désir d'être grands. Madeleine dit qu'elle n'est pas « atavique », c'est un déni de mémoire, de continuité. Liliane pense qu'elle va pouvoir travailler, que tout va se régler pour elle. Il y a là un thème qui devient important dans mon histoire. Avec l'idée de désolation temporelle (pas seulement géographique), on n'a plus besoin de se référer au passé. Les personnages se voient comme des *Self-made-men* (cela fait partie de la mythologie américaine, c'est une sorte d'injonction d'aujourd'hui). Jimmy, et son père, déjà, fonctionnent sur ce modèle. C'est une manière de mourir à soi-même pour renaître.

T.C. Et toi, tu n'émetts aucun jugement là-dessus ?

F.B. On peut voir ce texte comme un signal d'alerte, mais, pour moi, c'est fondamental qu'il n'y ait pas de jugement. C'est l'essence même du théâtre. Il faut qu'un texte reste une énigme ; il ne doit pas asséner de jugement moral. Ce serait dommage, voire pénible. On a les journaux pour ça. Il faut aller toujours dans cette zone troublante.

T.C. D'où tire-t-on la matière d'une telle histoire ? C'est quelque chose qui vient de ta propre expérience ?

F.B. Il n'y a rien d'autobiographique. C'est de la pure imagination. Mais, mon être-en-Amérique se reflète là-dedans. Ça reste un truc imaginaire, mais je suis Nord-américain, ça fait partie de mon identité. Et je ressens profondément une sorte de dureté propre au continent américain.

(propos recueillis par Olivier Goetz)

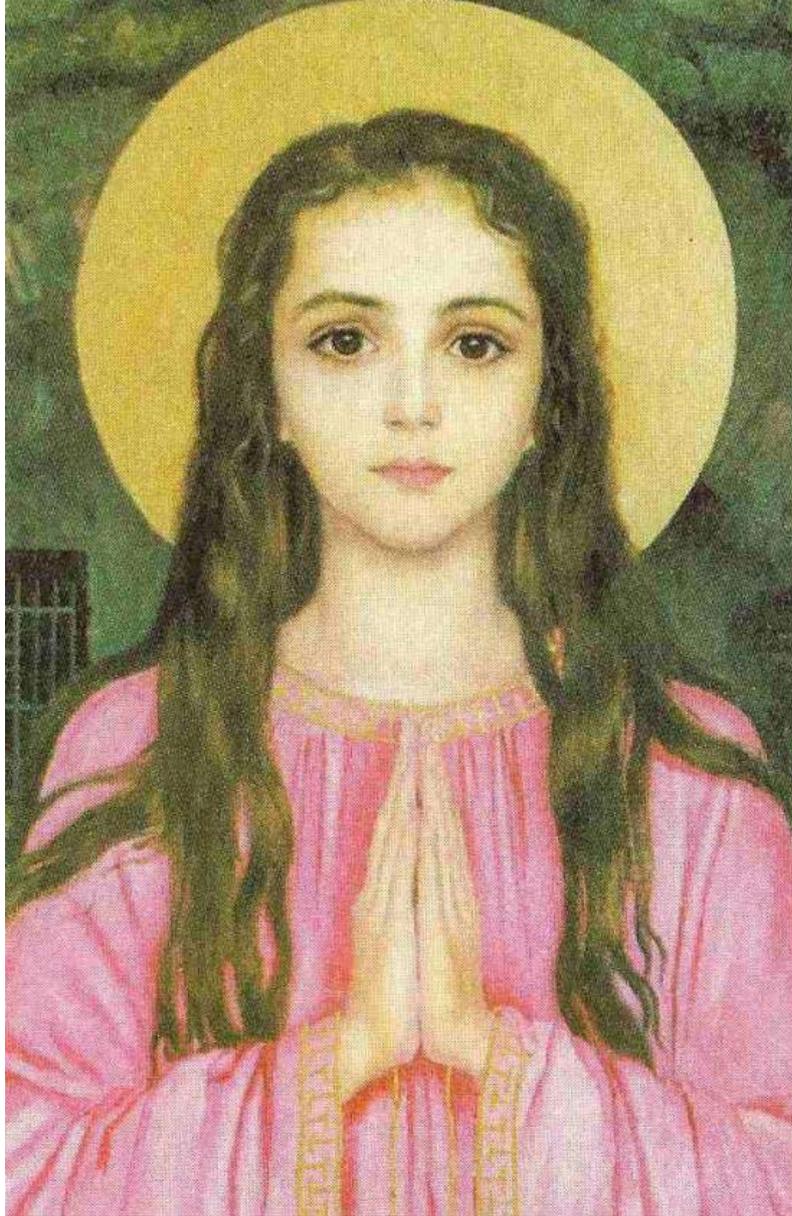


À l'aube de sa mort, entend-on un appel ?

STE

De Sabryna Pierre

Suite à une vision divine, Rose, fille d'un riche industriel, abandonne tout confort : « je sais que nous sommes riches parce que ma bonne me frise tous les matins ». Elle décide de partir à travers la ville pour secourir les plus faibles ; ici comme ailleurs, comme de tout temps, les plus faibles sont les plus pauvres. Son père, qui possède le monopole du marché laitier, se prépare à la marier au fils d'un Sénateur véreux. Elle ne sait rien des intentions de son père qui veut faire d'elle un outil de communication pour l'image de son entreprise ; elle le respecte, mais refuse le mariage.



« Papa aime les pauvres de l'usine
Il leur donne du travail pour qu'ils puissent acheter du lait
grâce à papa les pauvres ont
à la fois du travail et du lait
je me demande si les pauvres aiment papa »

Ce voyage aux frontières du divin entrainera la jeune fille au teint laiteux à chercher ce qui reste d'humanité dans une société corrompue dans laquelle même son père succombe au délice de voir les ventes de briques de lait augmenter considérablement, car la photo de sa fille attire la compassion générale.

Bercés par les doux mots de Rose, les protagonistes ne peuvent rien ; seulement contempler les miracles qu'elle produit. Elle semble protégée, et c'est sans crainte, seule avec sa Foi, qu'elle avance vers la fin tragique qui l'attend ; que l'on entend dès les premiers souffles du texte.

Elle ira jusqu'au don ultime, jusqu'au sacrifice.

Rose fait de sa fuite un véritable parcours initiatique pour le lecteur. Au-delà du récit de vie d'une figure sainte, c'est avec un langage fluide et précis que Sabryna Pierre pose la question de la rébellion, du destin de chacun dans une société vouée au profit et de ce qui semble dorénavant inévitable lorsque l'on parle d'argent : la question de l'apparence.

Image, maîtresse du monde ; si mon regard est là, il peut être vide

car mon portefeuille est plein.

Difficile d'imaginer que cette histoire ait été écrite par une jeune auteure. On pourrait penser que l'omniprésence de la mort et du Divin reflète un questionnement propre à chacun mais ne semble pas destiné à paraître si tôt dans le travail d'écriture. Pourtant Sabryna Pierre relève le défi avec conviction et emporte le lecteur, croyant ou non, dans son récit.

Une écriture fluide et poétique qui fait de cette « Sainte » une belle histoire qui pourrait devenir un mythe, voire un passage d'une Légende dorée moderne.

N.T.

L'ÉMISSION

Entretien avec Sabine Revillet

TEMPORAIREMENT CONTEMPORAIN : Depuis quand écrivez-vous pour le théâtre ?

SABINE REVILLET : Mon premier métier, c'est être comédienne. J'ai toujours écrit et adoré écrire mais je n'arrivais pas mettre le mot de fin. C'était des lambeaux de trucs et je n'arrivais pas à me concentrer sur les histoires. En 2005, j'ai commencé à écrire un roman car j'étais plutôt intéressée par l'univers de la narration. Mais les gens n'arrivaient pas à dépasser la cinquième page. Seule une bonne âme a lu mon texte et m'a conseillé de le transformer en théâtre. Ce n'était pas un élan du cœur car ce n'était pas simple pour moi de lire le théâtre. Pourtant, cette adaptation de *Pardon* a reçu d'emblée une aide Beaumarchais et a été mise en lecture à deux reprises.

J'ai continué à écrire des nouvelles car j'ai un désir fort d'écrire un roman mais c'était un désastre. Dans mes premières pièces de théâtre, j'ai beaucoup mélangé la narration aux dialogues mais c'est quelque chose que je subissais. Maintenant, je me débarrasse de plus en plus de la narration et me laisse guider davantage par la forme comme dans l'émission où j'ai commencé à travailler sous la forme d'actions simultanées et parallèles.

T.C. Pouvez-vous nous expliquer la convention mise en place par l'émission : « Les titres démarrent la scène. Ils constituent la première phrase de la scène. Si dans la phrase qui suit le titre la première lettre commence par une minuscule cela signifie que le titre et la phrase qui suit le titre sont attribués à la même personne » ?

S. R. Je voulais partir de quelque chose d'imposé. Ce sont des personnages qui sont projetés dans l'extérieur. Il faut être aimé par la télé car on ne peut plus être aimé dans

un rapport intime. Les personnages n'ont plus de noyaux. Les premières phrases sont comme des slogans, des titres de films, quelque chose qui ne peut pas leur appartenir. Lui est hypnotisé par un jeu télévisé, elle par un insecte découvert en ouvrant son pot de yaourt, un autre par l'image de son amie à la télévision. Ils ne sont plus en regard sur eux-mêmes. C'est pour ça qu'il n'y a pas de nom de personnages. Il n'y a plus d'individu. Par le fait de voir tant de choses à la télévision, on devient soi-même des objets. On est insensibilisé, on ne sait plus qui on est, on s'anesthésie.

T.C. Dans L'émission, les personnages sont prêts à se faire ôter un membre ou un organe pour participer au jeu télévisé, un téléspectateur dévore la langue de son amie passée à la télévision, et la seule femme qui n'est pas obsédée par la télévision l'est de ses yaourts. Comme beaucoup de textes lus à la Mousson cette année, le cannibalisme n'est jamais loin. Comment vous situez-vous par rapport à ce motif récurrent ?

S.R. Les personnages ne sont plus en désir d'eux-mêmes parce qu'ils ne voient leur image qu'à travers la télévision. Ils ne peuvent plus se parler, il n'y a plus de douceur possible car tout est aseptisé. Ça ne laisse pas de place à l'amour et ça réduit le désir à la voracité.

T.C. Quel a été le processus d'écriture de L'émission ?

C'est un texte dont je me suis un peu débarrassé. C'était mon premier projet d'écriture en résidence à la Chartreuse. J'avais envie d'expérimenter l'écriture dans une urgence. On ne se met pas dans le même état. C'était comme une épreuve parce que je me suis obligée à ne pas sortir du texte. C'est quelque chose qui sort brutalement de toi, presque inconsciemment. Quelque part, dans un long travail d'écriture auquel je suis plus habituée, il y a une forme de complaisance et un risque d'enjoliver les choses. Surtout, on écrit à différents moments de son existence, ce qui peut créer des incohérences dans l'histoire tandis que je me suis vouée pendant cinq jours à l'écriture de *L'émission*. J'ai de plus en plus envie de vivre ce genre d'expériences pour me déposséder rapidement du texte et désacraliser l'écriture. Ça me permettrait d'aller vers des choses que je ne maîtriserais pas et de toucher à des univers plus fantastiques.

Propos recueillis par Charlotte Lagrange





VENREDI 27 AOÛT PROGRAMME

La Région
Lorraine

MEURTHE & MOSELLE

Abbaye
des
Prémontrés

Liberté • Égalité • Fraternité
RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

Museums
Culture
Communication

Communauté
de
Communes
Pays de



Ville de Pont-à-Mousson

Blénod
LES
FONT
À-MOUSSON

aneth
aux nouvelles
écritures théâtrales



MAISON
ANTOINE
VIT E Z
CENTRE
INTER
NATIONAL
DE LA TRA
DUCTION
T H E A
T R A L E

théâtre Ouvert

onda



centre national du théâtre
cnt
www.cnt.asso.fr

paul
erlaine
université-metz

Nancy-Université
Université Nancy 2



France
culture
bleu
vallée lorraine

Télérama

9h30 - 12h30 > Ateliers de l'Université d'été

12h30 Déjeuner avec **Maria Efstathiadi**

14h / BIBLIOTHEQUE > Lecture

LOUISIANE NORD

de **François Godin** (Québec)

dirigée par **David Lescot**

avec **Stéphanie Béghain, Baya Rehaz, Sabine Revillet, Guillaume Sévérac-Schmitz, Stéphane Varupenne** (de la Comédie Française)

ce texte est édité aux **Editions Leméac**

16h / SALLE LALLEMAND > table ronde les auteurs d'Amérique du Sud

avec **Diego Aramburo, Sergio Blanco, Edgar Chias, Newton Moreno**
& **Christilla Vasserot**

18h / AMPHITHÉÂTRE > Lecture

L'ÉMISSION

de **Sabine Revillet**

dirigée par **Véronique Bellegarde**

avec **Quentin Baillot, Stéphanie Béghain, Cécile Bournay, Gilles David** (de la Comédie Française), **Charlie Nelson**
& **Stéphane Varupenne** (de la Comédie Française)

musique **Flavien Gaudon**

ce texte a reçu l'aide à la création du Centre national du Théâtre

20h45 / AMPHITHÉÂTRE > Lecture

Ste

de **Sabryna Pierre**

dirigée par **Laurent Vacher**

avec **Daniel Berlioux, Gilles David** (de la Comédie Française), **Philippe Fretun, David Lescot, Odja Llorca, Charlie Nelson, Baya Rehaz, Guillaume Sévérac-Schmitz**

musique **Philippe Thibault**

ce texte a reçu les encouragements du Centre national du Théâtre

22h30 / CHAPITEAU

BOY KOLLEKTIV

Suivi de DJ Set – on vous passera des disques

DJ Set

On vous passera des disques

00h / CHAPITEAU > Le rendez-vous de minuit avec **Sabine Revillet**